TRADUCTION, INTERPRETATION : UN TEMOIGNAGE CANADIEN (I)

Neil B. Bishop

Traduction des traductions et tout est traduction... des sémioticiens l'ont confirmé avec force et clarté (Greimas et Courtès, 398). Invité à donner un témoignage sur mon expérience de traducteur, je l'esquisse ici, tout en le plaçant dans le contexte collectif au sein duquel l'expérience s'est déroulée, se déroule encore. Il y a, tout d'abord, cette quasi universalité de la traduction comme activité non seulement humaine, mais aussi animale et végétale. Telle phéromone, telle température émanant du corps de l'autre, seraient traduits par notre corps comme messages signifiant que l'autre est dans un état de désir sexuel, et apte ainsi à contribuer agréablement à la survie de l'espèce. Le système immunitaire traduit telle disposition de protéines sur la surface d'un virus comme avertissement que ce virus doit être détruit.

On connaît aussi les possibilités de traduction erronée -- et parfois fatales. Une partie de l'encodage inscrit dans le patrimoine génétique des plantes carnivores a pour objectif de susciter des erreurs de traduction chez les insectes afin de leur donner la mort -- pour que vive la plante. On connaît l'importance de la communication et de la traduction dans le domaine vestimentaire, ainsi que la nécessité, chez le décodeur-traducteur, de se rappeler que l'habit ne fait pas forcément le moine, ni le costume trois pièces le PDG honnête. Voilà de quoi se consoler de la légendaire

BDD-A4929 © 2004 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:00:02 UTC)

sentence italienne taxant tout traducteur de traîtrise: celui-là aussi est parfois trahi, exprès ou non.

L'être humain est constamment un être traduisant, aussi bien comme encodeur, traduisant sensations, émotions et pensées en langage (gestuel, verbal, vestimentaire ou autre), que comme décodeur, traduisant les signes reçus d'autrui ou du monde, animé ou inanimé.

Le Canada participe à cette éternelle émergence de la traduction. Cela, depuis l'arrivée des premiers explorateurs français «sous le signe de la Renaissance» (selon la belle expression de Steiciuc dans son excellent *Pour introduire à la littérature québécoise* [2003, 9]). Voire depuis la nuit des temps, par le biais de l'interprétation entre diverses nations indigènes, puis entre eux et des Européens. Le bilinguisme officiel du parlement national à Ottawa, comme de l'assemblée législative à Québec, a été enchâssée dans l'acte de naissance du Canada : l'Acte de l'Amérique du Nord Britannique de 1867. Hélas! des attitudes et comportements chez les deux grands groupes linguistiques, dont surtout l'anglophone, ont freiné, voire parfois fait reculer, le bilinguisme au pays.

La littérature canadienne-française restait largement ignorée, même au Canada. Beaucoup d'anglophones méprisaient leurs concitoyens francophones ainsi que leur/s dialecte/s (surtout, pour paradoxal que cela paraisse, en raison des nombreux anglicismes lexicaux, grammaticaux et autres qu'avait infligés aux divers français canadiens deux siècles d'un triple joug colonial britannico-canado-américain). Mépris que leur rendaient bien, pour d'autres raisons, des idéologues dévots et nationalistes francophones. Dans les écoles et universités anglophones, il n'était guère question d'étudier autre chose que la France, sa littérature et le *Parisian French*.

Les rapports entre les deux principaux groupes linguistiques canadiens étaient maladifs, d'où des pressions indépendantistes québécoises qui s'enflaient. Des séparatistes sont allés jusqu'à une violence meurtrière que la vaste majorité des Canadiens, quelle que fût leur permière langue, ont condamnée. Dans l'ensemble, ces pressions ont amené un renforcement du statut du bilinguisme -- c'est-à-dire, du français -

BDD-A4929 © 2004 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:00:02 UTC)

- aux niveaux fédéral (surtout) et provincial, ainsi que dans le secteur privé. Ces changements se sont manifestés surtout dans la seule province à majorité francophone : le Québec. Des sociétés francophones vivantes et vivaces existent à l'extérieur de la province du Québec, notamment en Acadie (Nouveau-Brunswick, pour l'essentiel) ; mais le foyer de la population francophone canadienne reste le Québec, francophone à plus de 80 %.

«Que veut le Québec? (*What does Quebec want?*)» Question perçue comme agaçante par plusieurs à l'époque et encore de nos jours. Question pourtant précieuse puisque c'étaient des Canadiens anglophones qui la posaient lors de débats universitaires et médiatiques. Tenter de répondre à cette question a permis aux Canadiens non-francophones de découvrir que leurs concitoyens francophones avaient fait l'objet d'injustices socio-économiques, linguistiques, politiques et culturelles, avaient été traités par une certaine élite canadienne-anglaise (notamment au Québec) comme «citoyens de deuxième classe» (au point d'en être arrivés, au Québec même, à un statut socio-économique inférieur même à celui d'immigrants fraîchement débarqués ; voir le résumé des découvertes de la Commission royale sur le bilinguisme et le biculturalisme à http://www.tlfq.ulaval.ca/axl/francophonie/HISTfrQC_s4_Modernisation.htm . Ces Canadiens non-francophones ont reconnu que les francophones méritaient un meilleur traitement, un statut d'égaux en tant qu'individus et aussi en termes de droits collectifs. Ainsi, la question «*What does Quebec want?*», si elle traduisait l'agacement de certains, signalait aussi, chez bon nombre de «Canadiens anglais», une reconnaissance de l'Autre et de son altérité comme éléments positifs pour le Canada. Souvent on voyait dans la dimension francophone du Canada la meilleure garantie du maintien d'une identité canadienne distincte de celle des États-Unis, et bon nombre d'anglophones se sont mis à apprendre le français en vue de renforcer cette identité, mise à épreuve par l'immense pression culturelle et autre du pays voisin, 10 fois plus peuplé.

Cet apprentissage de la langue ramène au thème de mon expérience de traducteur, voire aux sources de celle-ci, observation qui ne fera pas perdre de vue le contexte socio-

BDD-A4929 © 2004 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:00:02 UTC)

politico-linguistique esquissé ci-dessus. En effet, *traduire, traduire, traduire* a été une des principales mesures adoptées par le Canada anglophone en réponse à la crise dans les relations entre anglophones et francophones. Or, cette pulsion donnée à la traduction reposait sur une vieille tradition en matière d'apprentissage et d'enseignement des langues.

Voir l'autre comme Autre : cette logique sous-tend l'enseignement-apprentissage des langues quand la traduction est un volet majeur du cours. L'Autre, vu comme Autre -- pour le bien et/ou le mal, comme Bien et/ou Mal. Ce fut principalement «vu comme Bien», heureusement, au cours des années de mon apprentissage du français. Les cours portaient parfois sur l'étude de textes français en traduction anglaise ; me sont plus familiers (par ouï-dire) les cas où on étudiait la littérature française (ou autre) en anglais : il s'agissait de découvrir, par le biais de sa propre langue, les utilisateurs de la langue autre, comme Autres.

Traduire pour apprendre une langue : formule qui m'a valu mon premier contact significatif avec la pratique de la traduction. C'était à l'école secondaire où j'ai suivi des cours de français et de latin. Le recours à la traduction dans l'apprentissage/l'enseignement des langues est souvent perçu comme désuet, de nos jours, voire néfaste par les institutions scolaires occidentales. Les stratégies d'apprentissage varient d'un individu à l'autre au sein d'une même culture, pour des raisons que la neuro-linguistique et l'anthropologie sauraient expliquer. Pour des raisons autres, sans doute, mais que les mêmes sciences pourraient cerner, les stratégies d'enseignement employées dans les institutions scolaires de diverses cultures varient entre celles-ci. Je crois que la traduction m'a aidé à apprendre le français -- mais j'ignore si mes progrès auraient été plus rapides si je l'avais appris par une méthode autre que celles, naguère quasi-omniprésentes dans les écoles canadiennes, qui reposaient sur l'étude de la grammaire et de listes bilingues de vocabulaire, assorties d'exercices de traduction.

Pendant la première moitié des années soixante, je fréquentais donc *Sheldon-Williams Collegiate* à Régina, capitale de la Saskatchewan (nom propre féminin, au Canada). Mon manuel, *Parlons français*, à en croire son titre, aurait dû mettre

BDD-A4929 © 2004 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:00:02 UTC)

l'accent sur l'expression orale, mais semblait viser surtout à aider les élèves à apprendre le français écrit grâce aux listes de vocabulaire, à la présentation des règles de grammaire et à leur explication -- à l'aide de nombreuses paires de phrases, chaque paire consistant en une phrase dans une des deux langues (d'habitude l'anglais) et de sa traduction dans l'autre. Dans son genre, ce manuel, me semble-t-il, était très bon. Il ne pouvait guère tenir les promesses implicites dans son titre, non seulement en raison du type de manuel qu'il était, mais aussi parce que le nombre d'élèves par classe était trop élevé pour qu'on puisse les initier à l'expression orale. Les cours privilégiaient l'apprentissage de la langue écrite (lecture et écriture) par la traduction, et celui de la traduction elle-même. Pourtant, nous étions gâtés, côté oral, puisque cette école était munie d'un laboratoire des langues dernier cri.

Or, au «labo», la traduction interceptait l'interprétation. J'ai toujours été plus frappé par les ressemblances que par les différences entre les deux. Au plan théorique, la perspective intersémiotique invite à penser la traduction en tandem avec l'interprétation. Toutes deux peuvent se faire, soit entre systèmes sémiotiques différents, soit au niveau interlinguistique ou intralinguistique. Leur fonction commune de passerelle de sens font qu'elles sont fonctionnellement, et à un certain niveau, une même activité Ici, le terme «traduction» désignera tantôt le processus de faire passer un texte d'un langage ou d'une langue à un/e autre, tantôt le fait de le faire par écrit, et tantôt encore le produit du processus (le texte oral ou écrit qui en résulte) ; «interprétation» désignera le processus quand il se fait oralement, et son résultat.

Dans le couplage traduction-interprétation qu'offraient mes cours de français au secondaire, les exercices de grammaire et de traduction du manuel avait leur pendant au laboratoire des langues. Il me faudrai mûrir quelque peu pour en profiter comme il l'aurait fallu : en écoutant les enregistrements, je prenais plaisir surtout à... rêvasser aux lointains, à la vague notion de départ possible, en regardant les longs trains de marchandises ramper à travers la vaste plaine saskatchewanaise, leur plaintifs sifflements donnant des ailes à mes rêveries d'errances. Plaines désormais

BDD-A4929 © 2004 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:00:02 UTC)

célèbres dans les mileux de la traduction canadienne, en raison d'une histoire selon laquelle le président français François Mittérand, s'étant rendu à Régina en Concorde, y aurait déclaré «Nous voici, au milieu de nulle part...» Phrase peu diplomatique que l'interprète -- trahissant cette fois-là de la plus heureuse façon l'original -- aurait traduit ainsi : «Here we are, among these vast plains...» Ouf! L'amitié France-Saskatchewan l'a échappé belle, à en croire cette histoire.

Moi, pendant ce temps, j'avais migré de Régina (Saskatchewan) à Montréal (Québec, quelques 2 000 kms à l'est). Les professeurs à l'université (anglophone) McGill de Montréal m'ont déconseillé (en fin d'été 1966) de faire du français, car, venant de la Saskatchewan, j'avais un niveau en français qui ne m'aurait pas permis de profiter du cours ni de le réussir. Toutefois, j'ai bénéficié d'un attrait très fort qu'exerçait sur moi l'océan d'altérité autour de moi, que ce fût en résidence où les étudiants provenaient d'une vaste gamme de pays, de races et de cultures, ou encore dans la ville où m'attiraient les quartiers ethniques et surtout la présence canadienne-française. Même sans cours de français, mes progrès dans l'apprentissage de cette langue ont bénéficié du fait que tous les magasins, grands et petits, arboraient tant à l'extérieur qu'à l'intérieur des affiches bilingues, étalage de traduction que je détaillais avidement, apprenant ainsi, au cours d'agréables flâneries, beaucoup de vocabulaire et de phrases français et franco-québécois. Non seulement cette présence du français, mais aussi celle de milliers de traductions, me permettaient d'entrevoir comment un message était transporté d'une langue (l'anglais, habituellement) dans une autre.

Clé même de mon avenir -- sans que je le sache alors -- ce contact quotidien, amoureux, avec la traduction m'avait permis d'améliorer mon français au point où, dans l'université que j'ai fréquentée l'année suivante (celle de la Saskatchewan, à Saskatoon) le cours obligatoire de français m'était bonheur. On ne saurait dire que le séjour québécois m'avait rendu ce cours facile, mais il m'avait permis d'améliorer mon français au point où, au niveau de la langue comme au niveau de l'apport intellectuel et esthétique des textes littéraires, ce cours exigeant

BDD-A4929 © 2004 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:00:02 UTC)

m'était une source de multiples joies. La littérature faisait son entrée dans les études françaises pour moi, et en français. Je pouvais, à Saskatoon, jouir des qualités esthétiques et intellectuelles des textes de lecture, tandis que nombre de camarades de classe se disaient dans l'obligation de «chercher chaque mot» dans le dictionnaire.

(Suite de l'article dans le prochain numéro)

Bibliographie partielle

1. Greene, E. J. H., M. Faucher et D. M. Healey 1966 [1960], *Reflex French*, Toronto, MacMillan.
2. Greimas, A. J. et J. Courtès (1979), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Éditions Hachette.
3. Lalonde, Robert (1986), *Une Belle journée d'avance*, Paris, Éditions du Seuil. Voir www.litterature.org.
4. _____ (1998), *One Beautiful Day to Come* (trad. Neil B. Bishop). Victoria, Ekstasis Editions.
5. _____ (1992), *L'Ogre de Grand Remous*, Paris, Éditions du Seuil.
6. _____ (1999), *Le Vaste monde. Scènes d'enfance*, Paris, Éditions du Seuil.
7. _____ (2001), *The Whole Wide World* (trad. Neil B. Bishop), Victoria, Ekstasis Editions.
8. MacLennan, Hugh (2003 [1945]), *Two Solitudes*, McGill-Queen's University Press.
9. Mailhot, Michèle (1972), *La Mort de l'araignée*. Montréal, Éditions du Jour. Voir www.litterature.org .
10. _____ (1991), *Death of the Spider* (introduction de M.-C. Blais ; trad. Neil B. Bishop), Vancouver, Talon Books. Cette traduction a été finaliste au concours des Prix Littéraires du Gouverneur-Général du Canada (catégorie traduction), 1992.
11. Perrot-Bishop, Annick (2003), *Femme au profil d'arbre*, Ottawa, Éditions David. Voir http://cf.geocities.com/annickpb/index.html .
12. Steiciuc, Elena-Brânduşa (2003), *Pour Introduire à la littérature québécoise*, Suceava, Editura Universităţii din Suceava.

BDD-A4929 © 2004 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:00:02 UTC)

13. St. John, H. B., R. J. Jones et W. A. Stickland (1958), *Current French*, Vancouver, Copp Clark.
14. Vinay, J.-P. et J. Darbelnet (1995), *Stylistique comparée du français et de l'anglais*, Montréal, Beachemin [Paris, Didier, 1961].
15. Whitmarsh, W. F. H. (1953), *Parlons français: a first French book*; revised for use in Canadian schools by George A. Klinck, Toronto, Longman's, Green.

BDD-A4929 © 2004 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:00:02 UTC)